

1.

Je ne saurais rien te dire d'Aglaurée, en dehors de ce que ses habitants eux-mêmes racontent depuis toujours : une série de vertus proverbiales, et de défauts non moins proverbiaux, une certaine bizarrerie, un respect pointilleux des règles. Les anciens, qu'il n'y a pas de raison de ne pas supposer véridiques, ont attribué à Aglaurée d'après leurs observations son durable assortiment de qualités, sans doute après les avoir comparées avec celles d'autres villes de leur temps. Ni l'Aglaurée telle qu'on en parle ni celle que l'on voit ne sont peut-être très différentes de ce qu'elles étaient alors, mais ce qui était exceptionnel est devenu une habitude, ce qui passait pour normal, étrange, et les vertus et défauts on perdu leur excellence ou leur discrédit dans un concert de vertus et de défauts autrement distribués. En ce sens rien n'est vrai de tout ce qui se dit d'Aglaurée, et pourtant il s'agit d'une image de ville solide et compacte, alors que les jugements épars qu'on peut en tirer en y vivant donnent une consistance moindre. Le résultat est le suivant : la ville telle qu'on en parle possède en abondance ce qu'il faut pour exister, tandis qu'existe beaucoup moins la ville qui existe à sa place.

Si donc je voulais te décrire Aglaurée en m'en tenant à ce que j'ai vu et éprouvé personnellement, je devrais te dire que c'est une ville terne, sans caractère, posée là au hasard. Mais même cela ne serait pas la vérité : à certaines heures, dans certaines échappées au détour d'une rue, tu vois s'ouvrir devant toi le soupçon de quelque chose d'unique, de rare, et peut-être de magnifique ; tu voudrais dire ce que c'est mais tout ce qui s'est dit précédemment d'Aglaurée retient les mots sur tes lèvres et t'oblige à répéter au lieu de t'exprimer.

Il s'ensuit que les habitants d'Aglaurée pensent toujours qu'ils habitent la ville qui grandit seulement sous le nom d'Aglaurée et ne voient pas celle qui grandit sur cette terre. Et même à moi qui voudrais distinguer dans ma mémoire les deux villes, il ne me reste plus qu'à te parler de la première, parce que le souvenir de l'autre, comme j'ai manqué de mots pour le fixer, s'est perdu.

Italo Calvino, *Les villes invisibles*, 1972, « Les villes et le nom 1. »

2.

Dans cette ville, on mettait les morts sur les toits.

On n'aurait pas eu de place ailleurs, ou alors bien trop loin. On ne pouvait pas les avoir là, en plein dans ses pieds, ni se permettre d'avoir des dizaines de kilomètres à faire pour trouver de l'espace libre dans des terrains plats, à des conditions acceptables.

Sinon, on avait aussi la rivière, des barges, ou les laisser filer au fil de l'eau – mais ce

n'était pas commode, et peu plaisant pour les populations voisines.

Pour les toits, rien que des avantages.

Là-haut, un espace technique, mais discret. On pouvait tranquillement installer les cases de ciment, paralléloïdes ou cylindriques, pyramides ou simple caveau – qui cela gênait, votre style ? Certains laissaient les tombes ouvertes, avec la fumée des encens (une vapeur détournée des circuits de chauffage de la ville) qui se dégageait pour les autres.

On venait les saluer, ou pas. Et puis, quand on estimait que le vent, l'air et le soleil les avaient réduits à cette poussière sèche, on démontait, plus de trace, de la place pour les autres.

Et c'était de bonne augure pour la ville et les autres d'ainsi savoir, au-dessus de nos têtes, entre la ville et le ciel, ces présences bienveillantes, à notre main puisque juste au dernier bouton de l'ascenseur (un escalier de ciment raide menait directement à la zone technique et aux caveaux) et qui, eux, profitaient de notre bruissement habituel, la rumeur de la ville, les voitures et le chemin des écoles, les sirènes et le cycle des lumières, des saisons, des heures.

Ici, quand on s'étonnait de ce rituel auquel ils ne prêtaient plus attention, ni de cette étrangeté qu'était de vivre sous les morts, ils vous regardaient tout surpris, s'étonnaient que nous n'ayons pas eu, pour nos propres villes, la même idée si simple.

François Bon, *De pourquoi ces morts sur les toits* 2013, Tierslivre.net

3.

Beaucoup d'églises — je ne parle pas de l'Italie où si aimablement le sanctuaire n'est séparé de la rue que par un rideau à demi soulevé — comportent pour qu'on y entre un effort. Souvent il y a une longue suite d'escaliers à gravir, et ne serait-ce qu'une suite marche, c'est encore trop pour un pied alourdi par l'habitude et le péché.

L'église que je propose au contraire s'ouvrirait sous les pieds du passant comme une trappe. Il faudrait un effort pour s'empêcher d'y tomber. Ses ouvertures s'enfonceraient directement dans la terre comme les entrées du Métro ou comme ces regards à New-York par où l'on précipite le charbon au fond des caves. Il y a assez d'églises déjà pour les gens qui ont conservé une intelligence et une volonté individuelles, choses dont la vie moderne avec l'énorme pression collective qu'elle exerce sur les âmes et sur les corps tend à priver l'habitant de nos abîmes urbains. Il faut qu'une trappe s'ouvre sous leurs pieds et qu'il n'y ait plus qu'à couler en masse comme le grain au fond du silo et là tout à coup, comme celui que la tombe d'un seul coup a englouti, ils trouvent le silence de Dieu.

Paul Claudel, *Projet d'une église souterraine à Chicago*, *Positions et propositions*, 1928